

Lorand Gaspar

Poésie et médecine

En hommage à Monsieur Antonio Ferreira de Brito

En tant que médecin et poète on m'a très souvent posé la question: "Comment arrivez-vous à concilier la pratique de la médecine en général et de la chirurgie en particulier avec celle de la poésie?" J'avoue que ce double exercice ne m'ayant jamais posé le moindre problème, au début je ne savais pas quoi répondre en dehors de la vérité simple, relative à ma propre expérience, à savoir que pour ma part je n'y percevais ni contradiction, ni même de difficulté, mis à part celle de l'exiguïté du temps disponible que me laissait l'exercice d'un métier très accaparant que j'aimais. En réfléchissant sur les motifs concevables et imaginables de ce "mariage" jugé problématique, voire périlleux, j'ai commencé par me rappeler que la plupart des grands maîtres qui m'avaient, dans les années du milieu du siècle précédent enseigné la théorie et la pratique de mon futur métier, étaient ce qu'on appelait des humanistes, espèce en voie d'extinction parmi les praticiens de cet art de plus en plus complexe, fondé de plus en plus solidement sur les progrès de nos connaissances scientifiques et puissamment aidé dans ses gestes par l'essor de la technologie.

En poursuivant malgré tout ma réflexion, je me suis dit que les arts autant que les sciences – et la médecine reste, face à la complexité indéfinie de l'homme et de son environnement, à la fois science et art – cherchent au fond la même chose: mieux connaître et mieux comprendre l'homme, sa constitution ainsi que son fonctionnement physique et mental, ses rapports avec le monde, avec les forces de la nature qui le produisent et l'enveloppent, car même si nous intervenons de plus en plus dans les activités de la nature, nous le faisons en utilisant les forces et les lois de cette même nature dont nous sommes une des parties parmi une infinité d'autres.

Car s'il y a une chose que nous commençons à comprendre assez clairement c'est bien le fait que ce qui est à comprendre étant infini, nous ne risquons pas d'en arriver jamais à bout. A l'état actuel de nos connaissances il semble bien que notre "personnalité", nos motivations, nos actions, notre style de vie au cours d'une existence au sein d'une communauté plus ou moins large, découlent, pour commencer, d'une première empreinte qui s'inscrit dans notre cerveau au cours de la période "périnatale" (je ne vais pas entrer dans les détails), suivie de conditionnements divers que nous imposent nos éducateurs, nos apprentissages, notre culture et ce que nous appelons l'expérience de la vie.

Or que font les arts en général, la littérature et la poésie en particulier sinon essayer de mettre en forme communicable à d'autres une expérience individuelle, c'est à dire subjective, vécue, une vision de nous mêmes, de nos rapports avec les autres et le monde dont nous savons depuis quelque temps ne pas être le centre, un monde dont les lois connues et inconnues nous paraissent souvent dures à accepter. D'où, sans doute, notre besoin de construire des mythes, de produire des symboles et ce monde de l'art qui peut sans doute nous divertir, nous changer les idées, mais aussi nous proposer quelque chose comme des pistes, des sentiers tracés, des *ouvertures* dans l'inconnu grâce aux aptitudes intuitives spécifiques du cerveau humain. Et n'est-ce pas cette même aptitude d'intuition qui au terme d'un long travail d'approche, fait d'observation, de réflexion et d'expérimentation, propose, parfois, une solution qui restera à prouver expérimentalement? Rappelez-vous le temps qu'il a fallu pour apporter la preuve expérimentale concrète, physiquement mesurable et reproductible, de la véracité de la théorie de la Relativité restreinte puis générale d'Einstein. Et ces lois mêmes, ne peuvent être, nous le savons, que relatives à nos sens et à notre cerveau, à nos connaissances d'aujourd'hui.

Ne peut-on pas se demander encore si le poète qui se sert de mots, d'images renvoyant à des choses, à des expériences réelles, assemblées, structurées selon sa personnalité, sa culture, son intuition, ne se donne pas parfois la chance de mieux approcher ce qu'il y a d'inconnu, disons d'inconscient dans l'homme, d'un inconscient que je dirais "inné", infiniment plus vaste que celui de Freud, rejoignant, peut-être, l'infini de la nature. Je ne conteste pas l'existence de nombreuses expériences poétiques qui ne se soucient guère des réalités de nos vies vécues dans le quotidien, mais je me limite ici à celle qui cherche à approfondir, à éclairer, à rendre communicable notre exercice humain de vivre, de penser, de comprendre assez clairement un certain nombre de choses, de chercher à les communiquer, bref d'être là en tant qu'individu singulier conscient de ses limites, mais capable de concevoir une réalité infinie.

Ma propre expérience de l'écriture, commencée tôt, m'est apparue rétrospectivement comme une discipline salutaire, voire une sorte de tentative de thérapie mentale face aux problèmes ordinaires de l'adolescence, mais aussi peu ordinaires avec le déferlement de la guerre du milieu du XXe siècle, qui n'avait épargné personne. Plus tard, et tout le long de l'exercice de mon métier, de mes voyages, de mes rencontres, de mes joies et difficultés de toute sorte, l'écriture m'a été une fidèle associée, m'aidant presque toujours à introduire un peu plus de clarté et d'ordre dans les situations qui me paraissaient embrouillées. Et je pense que nos joies autant que nos malheurs et découragements peuvent tirer bénéfice de cette clarification que peut apporter l'expression écrite qui est généralement plus apte à démêler (à cause du temps de réflexion, de recul qu'on se donne), à ordonner et à rendre "lisibles" nos affects, désencombrer, mettre à plat une imagination plus ou moins confuse, auto-entretenu, productrice d'idées distordues. Au XVIIe siècle Descartes et Spinoza appelaient passions ces affects et idées capables de nous faire souffrir, de nous détruire.

Je note que cette fonction d'observation de l'écriture ou l'adaptation de l'écriture à une observation clinique élargie à l'existence constitue en même temps un apport non négligeable dans le domaine de la connaissance de soi et de ses rapports avec l'environnement humain et non humain. Quant à la poésie, elle peut trouver sa place à chacune des phases de ce déploiement.

Le poète américain William Carlos Williams¹ qui exerça la médecine jusqu'à la fin de sa vie, n'a pas, non plus, ressenti l'exercice de son métier comme une entrave, "je l'ai au contraire, dit-il dans son *Autobiographie*,² toujours considérée comme le pain et le vin, *ce qui précisément me rendait capable d'écrire*.³ Ne m'intéressais-je pas à l'homme? Voilà que je l'avais devant moi, je pouvais le toucher, le sentir. C'était moi-même, nu et sans fard, sans imposture, et il se racontait à moi dans son langage à lui." (...)Le poème jaillit des balbutiements d'hommes pareils à ceux que le médecin chaque jour soigne. Il découvre ce poème dans les formes particulières et concrètes où il se cache. Il se présente humblement devant lui et, grâce à une longue expérience, il s'efforce d'interpréter son sens. Là réside le secret. C'est peut-être à cela que se ramène le travail du médecin qui a passé sa vie à l'écoute des autres".

Ce rapport de complémentarité ou d'entente naturelle, allant de soi entre les deux activités - médecine et écriture, médecine et poésie - où chacune puise aux mêmes sources d'un désir commun de rendre plus efficace l'écoute de l'autre, de soi dans l'autre et de l'autre en soi, cette présence commune à la naissance de la parole, matériau de construction de la poésie, n'est certes pas une règle. Tout près de nous, le poète portugais, Miguel Torga, également médecin note dans son *Journal* le 1er octobre 1947: "Me voici revenu à ma consultation. [...] Dans l'air pur des montagnes, tout m'excite et la poésie vient à flots. Ici mes poèmes naissent au forceps, comme des fœtus monstrueux qui ne veulent pas de la vie". Torga - au moins dans ce passage - avoue clairement se sentir avant tout écrivain. Ses amis semblent lui reprocher d'avoir pris de trop longues vacances. "Et pas un ne comprend, ajoute-t-il, que les vacances c'est ici que je les passe, toute l'année dans l'attente de deux mois de travail fécond. Car c'est écrivain que je suis, pas médecin".

De son côté, le docteur Anton Pavlovitch Tchekhov écrit: "Cette fine et à peine perceptible beauté de la douleur humaine qu'on n'apprendra pas encore de sitôt à comprendre ni à décrire, seule la musique semble savoir l'interpréter".

Tchekhov encore, dans une lettre à Souvarine: "L'anatomie et la poésie ont une origine également noble (...) Si un homme connaît les lois de la circulation du sang, il est riche. Si en plus il apprend l'histoire des religions et une romance de Tschaiïkovsky, il n'en devient pas plus pauvre, mais plus riche encore (...) **Ce ne sont pas les diverses connaissances qui luttent entre elles, la poésie et l'anatomie, ce sont les erreurs, donc les hommes**".⁴

Le même au docteur Rossalino: "Je ne mets pas en doute que mes études médicales n'aient eu une sérieuse influence sur mon activité littéraire. Elles ont considérablement élargi le champ de mes observations, m'ont enrichi de connaissances dont la valeur pour moi, en tant qu'écrivain, ne pourrait être comprise que par un écrivain qui serait lui-même médecin. **La connaissance des sciences naturelles et des méthodes scientifiques m'a rendu prudent**,⁵ et je me suis toujours efforcé, lorsque c'était possi-

¹ Rutheford, New Jersey, 1883-1963. Après des études de médecine à l'Université de Pennsylvania suivies d'un internat à New York, il se spécialise en pédiatrie en Allemagne, à Leipzig. Depuis son retour aux Etats Unis en 1910 il a mené jusqu'à sa mort parallèlement son activité médicale et littéraire.

² *Autobiographie*, (traduction française) Editions Gallimard, 1973.

³ C'est moi qui souligne.

⁴ C'est moi qui souligne.

⁵ *Idem*.

ble, de prendre en considération les données scientifiques; lorsque c'était impossible je préférerais ne pas écrire du tout".

Pour ma part, dans mes *Feuilles d'hôpital*, à une époque où je m'occupais d'un service de soins intensifs de chirurgie, je note: "C'est un laboratoire de détresse, équipé de toutes sortes de machines électroniques qui affichent des chiffres et des courbes, dans l'ensemble silencieuses, une alarme, de temps à autre mise à part, et le soupir discret, mystérieux des appareils qui aident à respirer. Des mesures continues, subtiles, de certaines constantes vitales, de certaines "fonctions", permettent des ajustements et réajustements précis. Des engins formidablement utiles pour pallier certaines défaillances chez le malade aussi bien que chez les soignants. Car aux deux bouts de la machinerie ce sont toujours des humains. Et certes, les "pilotes" de ce "laboratoire" peuvent faire très consciencieusement leur travail en sachant lire signes et signaux objectifs et en parant ainsi aux situations périlleuses, mais rien, hors l'écoute et le regard humains ne peut mesurer l'angoisse, le sentiment de déréliction de la plupart de ces malades quand ils sont conscients. Ces faits dits "subjectifs" sont pourtant bien des réalités ne pouvant pas être sans effets sur l'évolution de la maladie".

Aucune machine pour mesurer non plus les bienfaits d'un peu de "chaleur humaine", d'un geste, d'une parole qui s'adressent vraiment à l'être singulier que nous sommes au fond de notre maladie, de notre mal être.

Nous accusons de plus en plus, et souvent avec raison, le caractère envahissant, déshumanisant, dévastateur (des sites naturels, de notre environnement) du développement incontrôlé de la technologie. Mais il faudrait savoir si c'est nous qui sommes au service de la technologie et du marché ou si c'est l'inverse. Savoir si nous sommes capables de dominer nos avidités particulières ou celles de divers groupes d'intérêt concernant le gain, l'argent et les possessions, afin de privilégier nos véritables intérêts humains. Il s'agit de savoir, en fin de compte, si nous réussissons à devenir plus intelligents ou non, d'une intelligence qui ne sépare pas sensibilité et connaissance, le sensible et l'intelligible comme on dit en philosophie.

Etre humaniste, et j'aimerais dire simplement humain, c'est se garder de s'enfermer dans les limites, la vision toujours étroite, rigide d'un métier isolé, d'une spécialité quelconque.

Albert Einstein, qui avait un amour profond pour l'homme à la recherche du déploiement de son intelligence, de sa compréhension de la vie et du monde, répondait à la plupart des lettres que des gens simples, jeunes ou âgés, parfois des enfants, aussi bien que des savants ou des têtes couronnées lui adressaient. Il a été un excellent musicien et se déplaçait rarement sans son violon. Un jour, à quelqu'un qui lui avait demandé si son amour et sa pratique de la musique influençaient sa recherche scientifique, il avait répondu que non, mais que les deux se complétaient dans l'élargissement du champs de sa perception humaine.

Aurons-nous, nous médecins, l'intelligence d'éviter, à un moment où l'apprentissage et l'exercice de notre métier exigent de plus en plus de connaissances scientifiques, de plus en plus de compétences techniques, de nous fermer sur nos connaissances toujours en marche, de nous désintéresser des autres dimensions de la quête, de l'interrogation humaine? Les médecins deviendront-ils des *polytechniciens de la santé*, aveugles à la présence nécessaire de l'être humain "derrière" les signes cliniques et le diagnostic de la

maladie qu'ils entreprennent de soigner?

Marcel Proust possédait parallèlement à son amour de la littérature, de la musique et de la peinture, une culture médicale remarquable, puisée dans les connaissances et les pratiques de son époque. Son père fut un grand médecin et son frère suivit ses traces. Cette culture lui avait permis de s'ouvrir à côté du monde de l'art sur le vaste domaine du corps, le sien propre en premier lieu, que son esprit curieux, observateur ne pouvait guère ignorer, puisque tout le long de son existence il dût cohabiter avec la maladie. "Là où la vie emmure, dit-il, l'intelligence perce une issue".

Mais en relisant des parties de cette œuvre pouvant concerner plus directement la médecine et mon propos, je suis tombé sur un passage qui m'a particulièrement frappé: "C'est dans la maladie - dit Proust - que nous nous rendons compte que nous ne vivons pas seuls mais enchaînés à un être d'un règne différent, dont des abîmes nous séparent, qui ne nous connaît pas et duquel il est impossible de nous faire comprendre: notre corps [...] demander pitié à notre corps c'est discourir devant une pieuvre, pour qui nos paroles ne peuvent pas avoir plus de sens que le bruit de l'eau, et avec laquelle nous serions épouvantés d'être condamnés à vivre".

Médecins et écrivains de l'époque, semblent bien avoir été fidèles au dualisme cartésien, fondé sur la substantialité de l'esprit pensant, qui selon Descartes découle clairement de son *cogito ergo sum*. Chacun sait de quelle façon la doctrine du dualisme cartésien fut sévèrement critiquée et contredite par Spinoza, une vingtaine d'années après la publication du *Discours de la méthode*, mais l'autorité de la pensée religieuse fut trop forte pour que les idées du philosophe de *l'Ethique* et du *Traité Théologico-Politique* pussent être examinées, avant longtemps, sans passion.

Si la conception moniste apparaît aujourd'hui la plus raisonnable à tous ceux qui ne tournent pas le dos au déploiement constant de la recherche scientifique en général et des neurosciences en particulier, tout reste, par définition, toujours ouvert en matière de connaissance humaine qui ne pourra jamais être complète, s'il est vrai, comme nous sommes nombreux à le penser, que ce qui est à connaître est infini. La recherche scientifique nous apprend à rester à la fois modestes et curieux de tout, l'inattendu peut apparaître au sein même de ce que nous pensions le plus fermement établi, capable de bouleverser nos connaissances antérieures.

Cela dit, nous devons constater qu'en pratique notre cognition apparaît toujours plus ou moins dualiste, et non seulement dans notre vie quotidienne, mais en particulier dans cet art qui cherche désespérément à devenir une science exacte, sans grand danger, je crois, d'y parvenir: la médecine. Il nous faut nous le dire et redire à chaque instant: aucune certitude, d'aucune nature ne nous est accessible; nous sommes des êtres finis, dotés d'un cerveau qui nous apparaît d'une complexité pour ainsi dire indéfinie, mais face à la complexité de ce que nous appelons le réel....

Notre pratique clinique quotidienne ne continue-t-elle pas à séparer, voire à opposer parfois les maladies du corps et celles de l'esprit? Ne sommes-nous pas toujours orientés dans notre choix entre les successeurs du solide clinicien "diagnostiqueur" que fut le docteur Cottard de la "recherche" proustienne – sauf que la plupart de ses successeurs d'aujourd'hui sont ce qu'on appelle des spécialistes –, tandis que pour soigner nos "nerfs", nos névroses, nous nous adressons aux descendants du fameux du Boulbon, élève de Charcot, que Bergotte, contrairement à Proust, préférerait à Cottard, à cause de sa grande

culture littéraire et artistique, alors que Cottard est inculte, un peu vulgaire et manque naturellement de psychologie. Il faut espérer cependant que nos psychiatres, médecins psychothérapeutes et psychanalystes sont capables de soupçonner la gravité d'un état clinique comme celui que présentait l'exquise grand-mère du Narrateur dans *La Recherche*, et dont du Boulbon, sans avoir pris la peine d'examiner la malade, a classé les symptômes dans le tableau clinique grandiose des "nerveux". (Je note qu'à l'époque où Proust écrit la *Recherche*, Freud a déjà publié les bases de la théorie psychanalytique).

Aujourd'hui, un siècle plus tard, il nous est permis de penser que Freud — qui avait une formation neuroscientifique, accordée aux connaissances encore modestes de son temps dans ce domaine —, s'il revenait parmi nous et prenait connaissance des progrès remarquables, par rapport à celles de son temps, accomplis par les sciences du cerveau (que les chercheurs du monde entier dans ce domaines continuent d'élargir chaque jour), il se mettrait immédiatement au travail pour changer son approche de notre psychologie et psychopathologie, comme cherchent à le faire avec succès des cliniciens dotés de connaissances et de créativité dans les deux domaines.

Nous connaissons tous des artistes de la psyché humaine qui pensent que toutes nos maladies (ceux du corps et ceux de notre psychisme) ont leur origine dans notre esprit traumatisé, nos sentiments refoulés et pensées tordues, dont notre nature certes n'est pas exempte. Mais nous connaissons aussi des psychiatres pour lesquels la cause des perturbations de notre psychisme, des dysfonctionnements dans l'enchaînement de nos idées se trouve nécessairement dans les altérations organiques — bien qu'inexpliquées — du système nerveux central et leurs conséquences chimiques qu'il faut soigner par des moyens physico-chimiques "appropriés". (A ma connaissance, depuis la découverte par H.Laborit des neuroleptiques, nous avons certes une gamme de produits dont nous connaissons expérimentalement les effets sur certains aspects de notre fonctionnement neurophysiologique, mais ces connaissances appliquées à la psychopathologie restent la plupart du temps empiriques).

Il me semble qu'il serait plus intéressant de raisonner dans le sens d'un élargissement du champ d'observation et d'action en explorant les deux faces ou les deux façons d'être accessibles pour nous de la même réalité appelée être humain. Il faut reconnaître que les médecins de notre psyché furent plus actifs dans ce domaine, plus inventifs que ceux du corps, en inventant un territoire, certes mal délimité et difficile à définir, celui de la médecine psychosomatique; et ce fut un psychanalyste, Michael Bálint, élève de Ferenczi, qui réussit à convaincre des médecins généralistes d'effectuer un travail d'interrogation du type psychanalytique sur leur pratique et leurs patients. Ce sont encore des psychothérapeutes qui furent les initiateurs de l'accompagnement des mourants. Quand allons-nous nous aviser du fait que nos malades de médecine et de chirurgie ont eux aussi besoin d'être accompagnés? Si l'inséparabilité pour nous, ici et maintenant, du corps et de l'esprit est une réalité, il n'y a pas de raison que la présence humaine et notre capacité d'être à l'écoute de l'autre en détresse - qui ne serait donc jamais purement psychique ou exclusivement organique - ne puissent pas jouer un rôle positif, pour le moins un rôle de soutien dans les processus de défense et de réparation.

Toujours dans le sens de l'élargissement du champ d'observation il faut mentionner les recherches et la pratique de la Psycho-physio-analyse, devenue en évoluant la Thérapie neuro-cognitive et comportementale, méthode encore trop peu connue qui

cherche à réunir, dans une démarche à la fois cohérente et nécessairement ouverte, les connaissances en marche des neurosciences et l'expérience des approches dites cognitives et comportementales.

Ailleurs Proust dit que "l'impression est pour l'écrivain ce qu'est l'expérimentation pour le savant, avec cette différence que chez le savant le travail de l'intelligence précède et chez l'écrivain vient après..."

Idée que nous ne pouvons guère partager, dans la mesure où il nous apparaît de plus en plus clairement que dans le développement d'une nouvelle approche, d'ouverture, d'une "vision" scientifique les idées fécondes sont souvent, pour commencer, des intuitions globales, dont le déploiement communicable exigera un long travail de raisonnement et souvent d'expérimentation.

En tout cas, ce que Proust appelle "l'impression", et ce qu'en philosophie on pourrait appeler avec Spinoza des "affections du corps" dont nous avons généralement des idées peu claires, peuvent être effectivement le matériau de départ du poète et de l'écrivain.

Ainsi l'écrivain, le poète, et l'artiste en général, seraient les défricheurs – Proust emploie le terme "traducteur" – du "livre intérieur de signes inconnus", auxquels j'ajouterai un grand nombre d'autres signes dont nous comprenons, ou croyons comprendre de chacun séparément le sens, mais dont l'ensemble nous apparaît confus, incompréhensible, en même temps qu'intrusif, exigeant toute notre attention, afin de le rendre aussi lisibles que faire se peut. Et ce travail, de nettoyage, d'élucidation, de mise à jour et de mise en rapport, de composition humaine des signes ainsi extraits de l'inconnu, de l'inconscient ne peut pas se servir d'un langage qui nous parle exclusivement à l'aide d'enchaînements logiques, il ne peut que *suggérer, évoquer* des figures de la réalité humaine, grâce à des moyens symboliques, rythmiques, musicaux et bien d'autres qu'il faut chaque fois inventer ou réinventer. Or, dans la mesure où l'homme est une partie infime de la Nature, poètes, artistes, naturalistes, explorateurs et scientifiques ne peuvent que se donner la main pour explorer l'inconnu, dont nous ne serons jamais à court.